

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 17

Artikel: Diner comme un roi
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-224548>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— La quoi ? fis-je avec des sanglots dans la gorge.

— La tavelle. C'est une épidémie qui court. Ah ! tu as eu de la chance de me rencontrer.

Je rentrais chez moi en pleurnichant et je me hâtais d'ouvrir un dictionnaire à la lettre T. Je cherchais le mot que m'avait dit mon ami, et je lus : « Tavelle ou tavelure, maladie des poires ».

EUGÉNIE OU LE CHAPEAU A LA MODE

« En souvenir de l'Impératrice Eugénie qui le lança jadis, on a donné le nom d'« Eugénie » au petit chapeau actuellement à la mode. »

(Les Journaux).

*Eugénie, Eugénie, oh ! oh !
Voici donc ce nom à la mode !
C'est celui d'un petit chapeau
Très coquet, pas cher, et commode*

*Qui se porte un peu de côté,
Très en arrière sur le crâne
Et donne aux femmes la beauté
Et par-dessus tout un air crâne.*

*Or, ainsi coiffée, à nos yeux
La plus laide semble parfaite.
A l'escorte des amoureux
Elle fait perdre aussi la tête.*

*Il fut, avec succès, lancé
Par une jeune impératrice
Dont jadis le peuple français
Admirait le moindre caprice.*

*Au sein des fêtes, il régnait
Dans les jardins des Tuileries ;
Et si chacune s'en paraît,
C'était beaucoup par flatterie !*

*On voulait en s'embellissant
Aussi plaire à la Souveraine
Et lui démontrer... en passant
Que de la mode elle était reine.*

*Fidèles au Gouvernement,
Les plus séduisantes actrices
Suivaient avec empressement
L'exemple de l'Impératrice.*

*Tu nous reviens toujours plus beau
Pour le charme de nos coquettes,
Adorable petit chapeau
Qui parachève les toilettes*

*Qu'on arbore dans les grands jours !
Car la mode... après des années...
Ressuscite les vieux atours
Dont nos aïeules surannées*

*Gardaient, seules, le souvenir !
Et du coup nos bonnes grand'mères
Vont espérer se rajeunir...
Hélas ! beaux rêves éphémères !*

Georges Dubut.

Dans la rue. — Il pleut à verse. Passe une jeune femme sous un parapluie. Tout à coup, un vieux monsieur s'approche d'elle et murmure de douces paroles.

— Oh ! Monsieur !

Le vieux (à part). — Nom d'un chien ! c'est Eulalie, ma cuisinière ! (Haut et d'un ton bref). — Donnez-moi votre parapluie.

LES JOUEURS DE YASS

ILS sont quatre, quelquefois trois. Vous ne les voyez jamais jouer à deux, nez à nez, sagement, placidement, en bons pères de famille, philosophes de nature, prenant leur temps, calculant, réfléchissant, combinant ; ça n'a pas assez de sel, ce n'est ni intéressant ni excitant ; c'est bon pour des apprentis ou pour un couple pot-au-feu attendant l'heure du sommeil en place de bâiller au plafond.

Ils sont quatre, toujours les mêmes, unis dans les bons et les mauvais jours, surtout de novembre à fin mars. Ils aiment bien le ciel, la verdure, les fleurs et les fruits, le sourire du printemps, la gloire de l'été et les magnificences de l'automne ; ils en jouissent différemment suivant leur situation, leur travail et leur caractère ; mais

l'hiver les réunit plus souvent. Leur accorde ses bonnes longues veillées et, quand bien au chaud, les pieds sous la table, ils tapent le carton au bruit de la bise qui siffle ou des bourrasques de neige, ils se trouvent au rez-de-chaussée du paradis et leur être s'épanouit.

Ils n'admettent pas volontiers un quiconque pour remplacer un retardataire ou un manquant ; ils préfèrent, en trio, se livrer au « schmoser » ou au « könig » (c'est, avec « schieber, stöck & Cie, les seuls mots allemands de leur connaissance ou tout au moins qu'ils savent employer en connaissance de cause) : une figure nouvelle ne leur dit rien qui vaille, même si c'est celle d'un ami, maître ès-cartes. L'entente n'est plus parfaite ; il faut étudier et surveiller le jeu du nouveau partenaire, subir sa supériorité en restant impassible ou constater son infériorité sans oser la déplorer trop ouvertement.

Ils ont leurs séances aussi régulières que possible ; ils ont leur soir, tout comme leurs femmes ont leur jour de thé, ou comme nos citadins ont leur jour de cinéma. Le samedi est leur jour officiel ; la semaine est finie et c'est un moyen d'en fêter la chute dans le passé. Alors, ce soir-là, avant de se séparer, ils se donnent rendez-vous le lendemain, pour le café-kirsch, si le temps ne permet pas une sortie en famille, et ils recommencent leur partie avec un zèle nouveau.

C'est samedi, 20 heures. Ils arrivent deux par deux, de côtés opposés, avec une exactitude chronométrée : Charles, le vigneron, en compagnie d'Alfred, le sellier, et Louis, le campagnard, avec Georges, le menuisier. Ils s'installent commodément dans un coin de la salle, comme ceux qui se disposent à faire une longue station dans les meilleures conditions possibles. Prévenant leur demande, on les pourvoit d'un tapis, d'une ardoise avec accessoires et d'un jeu de cartes. Un demi du crû et quatre verres seront relégués de côté pour ne pas gêner aux opérations. Et celles-ci les prennent si bien qu'ils en oublient d'allumer cigare ou cigarette.

En avant ! Pique atout !... Trois cartes !... 50 à la dame ! Marquez greffier ! Le jeu s'engage avec une certaine hésitation ; il faut tâter le terrain ainsi qu'il convient lors d'une offensive, chercher à reconnaître les forces de l'adversaire et l'appoint que peut vous apporter votre partenaire. Les cerveaux sont tendus à supputer, à enregistrer coup après coup, à déduire. Comme ils sont rompus à cet exercice, à cette stratégie, les péripéties du jeu se déroulent avec une vitesse déconcertante pour un novice.

« Stöck ! » lance Georges en abattant la dame d'atout, qui fait tomber le « nell » de la partie adverse, se sauvant devant la menace du « bourr ». Les coups se précipitent vers le dénouement ; les cartes tombent comme grêle et sont enlevées avec une prestesse remarquable : on dirait que ces mains de travailleurs de la terre, du cuir et du bois, acquièrent de la souplesse, de la dextérité, au contact de ces petits rectangles de carton ; avec quelle maîtrise elles les battent et avec quelle rapidité elles les distribuent ! C'est du travail bien fait, et l'addition des points ne laisse rien à désirer ; des machines à calculer ne feraient pas mieux ni plus vite.

A peine une détente entre deux passes, où l'on échange une critique généralement bienveillante : — Charles, tu aurais dû battre atout plus tôt ; leur as tombait et je le prenais du nell.

— J'ai mal compté les atouts ; j'ai cru qu'ils étaient tous sortis et j'ai été volé, reconnaît Louis.

— Cela arrive dans les meilleures familles, concède Alfred, sans méchanceté.

La passe ouverte, on se tait, c'est la consigne de tous les vrais joueurs. Les yeux se bornent à scruter, se posant parfois alternativement ou successivement sur ceux des autres. Les visages restent calmes, fermés, même quand l'agitation s'empare des nerfs ; les gestes seuls marquent de la fébrilité, et, dans les moments pathétiques, les mains de Charles et d'Alfred, plus particulièrement, frappent sur le tapis en abattant leurs dernières cartes : atout !... atout !... et carreau !

Une petite flamme court sur les visages vers la fin de la soirée : effet de la chaleur, de la fumée, de l'excitation du jeu, plus que du vin, car nos joueurs se sont contentés d'humecter leurs lèvres de temps à autre !

Les minutes impressionnantes sont celles où le parti Charles-Alfred annonce 100 d'as et fait le match, et celle où le parti Georges-Louis clame 200 de valets, dépassées encore par celles où les deux partis arrivent au but avec quelques points seulement de différence. Les uns et les autres accueillent la défaite avec la même indifférence : l'enjeu, le vin consommé, est si minime. La victoire n'a pas de quoi les griser.

Ils ont passé trois heures, l'esprit dégagé des questions de travail, des soucis domestiques et autres ; ils ont « dételé », disent-ils. Une détente les remet en bonne forme, en belle humeur, les rajeunit comme un bain de jouvence. Ils ont senti leur amitié, l'ont cimentée ; leur poignée de main est plus chaleureuse quand ils se séparent pour reprendre, par couples, dans la nuit noire, la direction de leur logis.

A. Gaillard.

L'ARGENT NE FAIT PAS LE BONHEUR

UN mort du roi des allumettes et du roi des kodaks nous rappellent que la fortune ne fait pas le bonheur. J'ai toujours cru que d'avoir le confort moderne, des villas, des châteaux, des autos somptueuses pour ne pas patauger dans la boue quand il pleut, un nombre d'amis si grand qu'ils ne peuvent pas tenir tous autour de votre table, le moyen d'être soigné par les as de la médecine quand vous êtes malade ou d'être opéré avec des bistouris en or, quand vous voulez vous payer le luxe d'une petite opération, j'ai toujours cru que c'était là l'apanage des favorisés du sort, des heureux de ce monde.

Or, voilà que ceux qui ont cent mille fois plus de millions que je n'ai de cheveux sur la tête, terminent leur existence d'une façon tragique ? Est-ce que cela ne vous semble pas déconcertant et navrant ? Alors, que pourrions-nous désirer maintenant, si nous ne pouvons plus souhaiter d'être à la place de ces potentats, de ces magnats de la finance ? La sagesse ancienne affirmait que l'on ne trouve le bonheur véritable que dans une humble chaumière où l'on élève, avec le fruit de son honnête travail, des enfants en bonne santé, où l'on a une compagne aimante et dévouée, un chien fidèle, une pipe bien culottée. Les anciens ont toujours raison. Rappelez-vous les misères de l'heureux savetier à qui un financier avait confié un trésor. Il ne dormait plus, il faisait de la neurasthénie, il avait des battements de cœur et des sueurs froides au moindre bruit, pendant son insomnie. Las de gravir ce calvaire, il rendit l'argent et se remit à taper sur ses semelles en chantant. Plutôt que d'être milliardaire et exposé à terminer ma vie par un suicide, j'aimerais mieux, je ne sais pas, moi, être changé en vermicelle, en fixe-chaussette, ou encore me faire gratter la peau avec une râpe à fromage.

S. P.

DINER COMME UN ROI

IL nous est arrivé à tous de déclarer, après avoir fait un bon repas : « J'ai dîné comme un roi » et nous avons sous-entendu, naturellement, que si nous étions roi, nous aurions une table recherchée, sur laquelle paraîtraient des mets rares, des fruits exquis, des aliments précieux.

Nous raisonnions alors comme de vulgaires gastronomes, c'est-à-dire comme ces personnes terre à terre qui ne vivent uniquement que pour manger, qui n'ont pas d'autre culte que pour leur ventre et qui font passer les satisfactions de la table avant toutes les autres. Les rois ont d'autres aspirations moins vulgaires. Celui d'Italie est paraît-il très frugal et, au palais, on mange pour vivre, mais on ne vit pas pour manger. Mussolini lui-même, qui pourrait se permettre la fantaisie de se faire présenter des mets

royaux sur une nappe étincelante de cristaux et d'argenterie, pendant que le meilleur orchestre lui jouerait les airs divinement agréables de Rossini. Mussolini doit s'astreindre à suivre un régime et il est encore plus sobre que le roi. Sa nourriture se compose de lait, de légumes, de fruits cuits ou très mûrs, de potages. Le duc a droit aux spaghettis, à condition qu'on les lui présente nature, sans viande hachée et sans sauce tomate. La famille royale, elle, ne touche pas à ce mets national. Vous voyez que ce n'est pas la peine de formuler le vœu d'être un grand de la terre, puisque l'estomac n'a pas de dimensions plus vastes, au contraire. Contentons-nous d'être ce que nous sommes, et disons-nous que, si un mets très délicat ne paraît pas souvent à notre table de famille, c'est une fête pour nous quand il s'y présente, une fête unanime et d'autant plus riche d'allégresse qu'elle se produit rarement.

Gageons que ni les uns ni les autres ne connaissent notre bonne fondue au fromage ! Il n'y a que ça de bon pour souper comme un roi.

A côté du bonheur.

— J'aimerais tant pouvoir vous consoler, reprit-il, ma petite Juliette chérie, je vous aime, voulez-vous être ma femme ? vous pourriez être de nouveau un peu heureuse.

Elle retira sa main qu'elle tenait serrée.
— Oh ! non, ne me parlez pas de ça, dit-elle, lasse et triste, je ne me marierai jamais, je me sens si vieille, c'est comme si j'avais quarante ans, non, ne me demandez pas ça.

Il la regardait, sans chercher à reprendre la main qu'elle lui avait retirée.

— Je comprends bien que vous soyez triste, allez. Moi, j'avais quinze ans quand j'ai perdu ma mère, j'ai souffert, voyez-vous, tout ce qu'on peut souffrir à quinze ans et à présent, je la regrette encore comme si c'était hier qu'elle était partie... oh ! oui, je vous comprends.

Et, comme elle pleurait de nouveau, il reprit :
— Je ne vous demande point de réponse à présent, mais si vous voulez de temps en temps penser à moi et vous dire que je ferai tout mon possible pour que vous soyez heureuse... et puis, vous me donnerez la réponse quand vous voudrez, j'attendrai patiemment.

— Mais, dit Juliette, quand vous aurez bien attendu, ce sera peut-être pour rien.

— Eh bien, dit le jeune homme, heureux de ce demi acquiescement, je ne vous en voudrai pas.

Cette demande fit un peu diversion au chagrin de la jeune fille. Elle n'avait, certes, plus aucun désir de se marier, elle n'avait aucun désir quelconque, seulement, de la tristesse et du découragement, mais justement, un vague et inconscient désir de sortir de cet état la poussait vers le jeune homme. A mesure que passaient les jours, elle pensait davantage à lui, à sa bonté, à la bonne réputation qu'il avait, et aussi à l'agréable vie qu'aurait sa femme... Oh ! oui, après tout, elle était lasse d'être paysanne, de gagner si durement son pain, de patauger au jardin les jours de pluie, d'être mal habillée, avec un gros tablier et de lourdes chaussures, d'avoir une maison nettoyée à la hâte, des planchers toujours tachés de boue, un essieu-mains toujours sale à la porte de la cuisine, et tant de petites choses irritantes ou ennuyeuses, tant de choses pénibles ou désagréables... Elle n'avait pas d'amour pour ce jeune homme, c'était vrai, mais de l'amour, elle n'en aurait plus jamais pour personne, non, plus jamais, puisque le seul qu'elle eût pu aimer, qu'elle eût respecté, le seul qui lui inspirait confiance... oui, le seul, venait de se marier... oui, c'était bien fini pour l'amour... Elle dirait oui, c'était entendu. Et quand elle eut pris cette décision, elle se sentit plus lasse et plus triste, comme si elle venait d'aliéner sa seule chance de bonheur, et mécontente d'elle-même, comme si elle venait de faire du mal.

Et elle retomba dans ses perplexités.
Entre foins et moissons, il vient du mauvais temps. Le vent soufflait sans trêve, chassant la pluie qui crépitait contre les vitres. Les blés res-

tés droits jusqu'alors se penchaient sous la rafale et restaient à terre. Les paysans étaient cloîtrés et s'énermaient dans l'inaction. Leurs femmes profitaient de la circonstance pour mettre en ordre le ménage et pour raccommoquer les bas. Ainsi faisait Juliette, mélancoliquement assise près de la fenêtre du côté du jardin inondé et maussade. De l'autre côté de la table, M. Destral s'était installé avec son livre et un crayon qu'il mordillait d'un air contrarié, comme un écolier qui ne sait pas faire une division.

— Ma pauvre Juliette, fit-il tout-à-coup, que ta mère me fait besoin ! Juliette leva la tête.

— Oui, reprit le vieux paysan, depuis qu'elle n'est plus là pour faire les comptes, je ne sais plus à quoi j'en suis, il me manque trois cents francs que du diable si je sais où les prendre.

La jeune fille regardait son père, et tout à coup, elle eut le cœur serré de le voir si changé, si vieilli, et avec un air si malheureux.

— Tu n'as pas tout inscrit, dit-elle doucement, montre-moi ce livre.

Rapidement, elle parcourut les pages et reprit :

- N'as-tu pas acheté du tourteau ?
- C'est ma foi vrai, pour huitante francs.
- Et la réparation à la faucheuse, tu ne l'as pas mise non plus ?
- Bougre d'étourdi que je suis... tu sais, je n'ai pas l'habitude, c'est toujours ta mère qui faisait ça.
- Veux-tu que je le fasse, papa ?
- Ma foi, ce n'est pas de refus, seulement, ce ne sera pas pour longtemps.

- Pourquoi pas ?
- Alors, et M. Amédée ?
- Et je ne veux pas l'épouser, papa, ni lui, ni un autre, je veux rester avec toi.
- Tais-toi, nigaude, ne vas pas faire des bêtises, puisque Hector et Marcelle pourront demeurer ici, je n'aurai pas besoin que tu restes vieille fille pour moi... Prends-le, ce M. Amédée, avec les quatre doigts et le pouce, tu deviendras une dame, et une toute charmante, encore.

— Non, je ne veux pas être une dame, je suis paysanne, vois-tu, tu ne peux pas savoir quel effet ça me ferait de n'aller plus au champ, de n'avoir plus le souci des bêtes... il me semble que je serais inutile au monde et que je laisserais tout l'ouvrage aux autres... D'ailleurs, papa, je ne veux pas te laisser, non, jamais.

— Oui, mais moi, j'aurais bien vergogne que tu restes vieille fille.
— Il faut peut-être me résigner à ça, dit-elle mélancolique, tant pis.

XIX

L'hiver suivant se passa, pour Juliette et son père dans une solitude presque complète. De temps en temps, une voisine venait, qui babillait un moment, racontait que la Rosine fréquentait le fils à Georges, et que le père Merminod était tombé du fenil sans se faire le moindre mal, puis elle ajoutait : « Tâchez-voir de venir un moment ce soir, on casse les noix, ça nous ferait plaisir, et ça vous changerait les idées. » Le père Destral, qui était en train de retrouver sa gaieté, y allait quelquefois, mais Juliette prétextait l'ouvrage... tout celui que la maman faisait, tant de raccommoqueries, et de choses qu'on n'a pas le temps de faire l'été... Oh oui, la voisine comprenait bien.

— Mais, ajoutait-elle, il te faut quand même sortir un peu, Juliette, prendre sur toi, n'est-ce pas, Victor ?

M. Destral approuvait, mais Juliette secouait la tête, et, le soir, s'asseyait devant ses raccommoqueries, toute seule avec ses pensées comme si elle eût eu soixante ans, des cheveux gris, et un long passé tout bruisant de souvenirs. Souvent, au lieu de travailler, il lui arrivait de croiser les mains sur ses genoux et de penser à tout ce qui lui était arrivé, à tout ce qu'elle avait souffert, et à tout ce qu'elle avait fait souffrir... Les deux hommes dont elle avait été la fiancée, n'avaient-elle pas eu des torts envers eux, puisqu'elle les

avait acceptés l'un et l'autre sans les aimer ? Etait-ce de l'amour qu'elle avait eu pour Maurice ? Oh ! non !... Quand elle les rencontrait à présent, et que tous deux détournaient la tête, elle ne ressentait qu'un choc désagréable, mais du chagrin, du regret ?... jamais de la vie ! Et ce pauvre Lucien, si doux, si conciliant, si craintif, quelle idée avait-elle eu de croire qu'elle l'aimait ?... Non, le mari qu'il lui fallait, à elle, c'était, sinon un maître, au moins un égal... Ah ! si elle eût écouté sa mère !...

Arrivée à cet endroit de ses réflexions, Juliette tâchait d'en détourner le cours parce que ses souvenirs la menaient où elle ne voulait pas aller. Depuis le jour où Samuel avait été chercher des remèdes pour sa maman mourante, elle ne l'avait pas revu, ni n'avait entendu parler de lui. Avec un serrement de cœur, elle s'était dit que la jeune fille si correcte et si peu aimable qui l'accompagnait alors devait être devenue sa femme, et que peut-être elle ne lui donnait pas tout l'amour qu'il méritait. Ainsi songeait Juliette, tandis qu'elle était seule. D'autres fois, sa mélancolie se changeait en colère, et, au lieu de s'incriminer elle-même, c'était Maurice et Lucien qu'elle accusait de lui avoir gâché sa vie ou Samuel, qui n'avait pas su la prendre, qui avait manqué d'énergie, et qui en avait pris une autre qui ne l'aimait pas...

(A suivre). Louise Musy.

J.-M. Musy, conseiller fédéral. — **La Suisse dans la crise actuelle.** — Le public de la Suisse romande, et notamment celui de Lausanne et Genève, a eu l'occasion d'entendre la magistrale conférence de M. Musy, sur la crise actuelle. Le directeur de nos finances fédérales a des idées claires et une vision très nette de notre situation économique. Il ne se borne pas à dénoncer le mal, mais indique encore les remèdes qu'il faut y apporter. Pour s'en rendre compte, il suffit de parcourir la brochure qu'édite la maison Jullien à Genève et qui est écrite en une langue souple, nette et précise. J. des S.

Bourg-Cin-Sonore. — « Le Capitaine Craddock ». Le triomphal succès de ce film semble inépuisable, aussi bien qu'il ait déjà passé quinze jours dans une grande salle en janvier, le Cinéma du Bourg n'hésite à le prolonger une troisième semaine. La musique de Werner R. Heymann est digne de ses précédents succès : « Le Chemin du Paradis » et « Princesse à vos ordres », c'est dire qu'elle est faite d'entrain, de charme et de gaieté. C'est toujours avec le même plaisir que l'on entend ces airs aujourd'hui célèbres : « Les gars de la marine », « Une nuit à Monte-Carlo », « Vent qui souffle, vent qui passe », « Pontenéro ».

Pour la rédaction J. Bron, édit. Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.



KOCHER
Rue du Pont, 7
Lausanne

tailleur 1^{er} ordre
mesure, confection

**promet beaucoup,
et tient tout autant
faites-en l'expérience !**

Pour lutter contre la mévente des **VINS VAUDOIS** demandez un

GIRARDOR

Vermouth exquis à base de
VIN VAUDOIS